

l'ont que trop clairement démontré les maigres résultats des efforts très-considérables qui ont été faits pour l'utiliser. Il ne descend pas de l'intérieur ; il prend au contraire naissance si près de la côte occidentale, que ses sources ne sont guère qu'à 400 kilomètres de Sierra-Leone ; il décrit ensuite un vaste demi-cercle qui coupe une forte tranche du Sahara, puis il revient à la côte ouest sous une latitude peu différente de celle de son point de départ. La côte, courant presque de l'est à l'ouest et formant le point inférieur de la grande protubérance occidentale de l'Afrique connue sous le nom de " Côte d'Or ", constitue le diamètre d'une circonférence dont le grand arc du Niger forme la moitié septentrionale.

Sur la convexité supérieure du Niger est situé Tombouctou, dont le nom est bien connu, quoique cette ville n'ait d'autre importance commerciale que d'être le grand marché du désert de Sahara. Le cours du Niger ne passe donc pas par des territoires productifs, et il n'arrose pas, non plus, une portion bien considérable des régions équatoriales.

Le Nil, et le Nil seul, procure, dans un sens, un moyen direct d'accès dans l'intérieur. En attendant la saison de sa crue et en remontant péniblement ses eaux limoneuses embarrassées de rochers, un petit navire, de solide construction, pourrait, par un tour de force, se transporter de la Méditerranée dans le lac Albert-Nyanza. Mais cette longue navigation de plus de 3,200 kilomètres, interrompue par six cataractes entre Assouan et Kartouan, et par un autre rapide sérieux au-dessus de Gondokoro, entravée en outre par la difficulté de se frayer passage à travers les trains flottants de papyrus qui embarrassent le haut Nil Blanc, ne saurait être une route fluviale utile au point de vue commerciale. Elle exige l'assistance de chemins de fer, comme ceux qui sont aujourd'hui projetés dans le Soudan, au moyen desquels on éviterait les cataractes. En ce qui concerne les difficultés physiques et laissant de côté les difficultés politiques, la ligne la plus facile du lac Albert-Nyanza à la mer ne serait pas par le Nil, mais par une voie de terre partant de la côte, en face de l'île de Zanzibar.

Les obstacles qui s'opposent à l'accès de l'intérieur de l'Afrique équatoriale par ses cours d'eau contrastent de la manière la plus signalée avec la facilité d'accès des régions presque aussi vastes de l'Amérique du Sud par l'Amazone et l'Orénoque. La navigation intérieure naturelle de ce continent est magnifique et telle qu'il ne s'en trouve nulle part ailleurs. L'Amérique du Sud peut être traversée presque jusqu'aux Andes et dans toutes les autres directions par un système de cours d'eau dont les principaux peuvent porter de grands navires des centaines de kilomètres, à partir de leur embouchure.

L'intérieur des divers pays équatoriaux disséminés ailleurs par fragments sur le reste du globe est nécessairement plus accessible en tant qu'il s'agit de la difficulté des distances à parcourir, vu leur superficie restreinte. Ces pays sont sur les grandes routes de l'Océan, et quels que soient les produits qu'ils livrent à l'exportation, ces produits peuvent

devenir facilement articles de commerce. Mais l'Afrique est comparativement isolée, murée. Une nombreuse population peut prospérer dans son intérieur sur les produits de son sol. Les moyens de communication intérieure par les lacs et les rivières sont excellents, mais les lacs et les rivières sont en quelque sorte absolument fermés au commerce étranger. La plus facile de toutes les formes de communication avec le monde extérieur est refusée aux Africains par la structure physique de leur continent. Ils sont géographiquement condamnés à l'isolement commercial en ce qui concerne les articles de commerce les plus encombrants.

Qu'est-ce que l'intérieur de l'Afrique produit qui vaille la peine qu'on aille le chercher à une si grande distance ? La liste des produits équatoriaux, pouvant faire la base d'un commerce à venir, a été souvent dressée et faite suffisamment longue ; mais la plupart de ces articles ont contre eux que les mêmes produits peuvent être cultivés aussi facilement dans d'autres pays d'un accès infiniment plus facile, ou sur les côtes maritimes de l'Afrique elle-même. Il y a dans le monde beaucoup plus de terres équatoriales qu'il n'en faut aux besoins commerciaux des pays non équatoriaux. Il en existe une surabondance telle, qu'une énorme proportion des parties depuis longtemps connues demeure non utilisée. La découverte nouvelle d'une surface supplémentaire de régions analogues en Afrique n'a pas d'importance pour nous au point de vue des produits dont nous venons de parler.

Il est naturellement impossible toutefois de dire que d'autres explorations ne révéleront pas des articles de commerce que l'Afrique seule peut posséder et dont nous n'avons pas connaissance encore. Nous avons vu que ses plateaux élevés sous un soleil équatorial sont un trait géographique particulier ; nous pouvons donc entretenir pareilles espérances, bien que nous ne nous aventurions pas à faire fond sur elles.

Les richesses minérales de l'Afrique en fer, en cuivre et en d'autres métaux ont été citées maintes fois, et il n'est pas douteux qu'elles ne soient d'une grande importance pour ses habitants. On ne saurait pourtant proposer sérieusement d'exporter ces lourds articles du lointain intérieur à la côte. Il arrive ainsi que des minerais de malachites existent en abondance dans le Benguela à une distance de 200 kilomètres seulement de la mer, et que leur exportation a été essayée par des compagnies anglaises. Mais, bien que les mines fussent riches, les frais d'exploitation et de transport dépassaient la valeur du minerai ; elles ne compensaient pas, par conséquent, les capitaux risqués. Si ces minerais, si favorablement situés à beaucoup d'égards, ne couvriraient pas les frais d'exploitation, comment espérer raisonnablement que des étrangers sauront tirer profit de mines situées au loin dans l'intérieur ?

(à continuer)